Ami du Clergé du 31 mai 1951

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Mois de Marie de l'Assomption. — XXI. Piété plus grande envers Marie, 161. — XXII. Pour l'allégresse de l'Eglise, 162. — XXIII. Assomption et unité des Eglises, 164. — XXIV. Assomption et Existentialisme, 165.
Petits prônes sur les Commandements. — 4e Commandement de Dieu : VI. Respect à l'égard des parents dans le choix d'un état de vie, 167.
En lisant. — La mère de S. Jean Bosco et la Sainte Vierge, 168.

MOIS DE MARIE DE L'ASSOMPTION

XXI

Piété plus grande envers Marie

C'est pour la gloire du Dieu tout-puissant et pour l'honneur de son Fils, mais aussi « pour accroître la gloire de son auguste Mère » que Pie XII a voulu définir le dogme de l'Assomption. « Il faut en effet espérer, dit encore le Pape dans la Bulle que tous les fidèles seront portés à une piété plus grande envers leur céleste Mère ».

Notons d'abord que la dévotion à la Sainte Vierge est la grâce toute spéciale du mystère de son Assomption. Car cette fête est sa fête majeure, — la Sainte Marie — et nous célébrons la fête de la mère et la fête des Mères pour manifester, nourrir, augmenter notre amour. Dans le rosaire, aux divers mystères nous pouvons demander telle ou telle grâce particulière : à l'Annonciation, l'humilité ; à la Visitation, la charité ; à la Purification, la pureté. A l'Assomption, ce que nous demandons c'est une tendre dévotion pour une si bonne Mère. Mais il faut voir comment, non l'Assomption elle-même, mais sa définition dogmatique peut et doit allumer dans nos âmes une plus grande ferveur de dévotion à Marie.

Selon un mot de Mgr Gerbet, « les dogmes sont générateurs de la piété ». Voyons donc quelques-une des répercussions pratiques de la définition de l'Assomption sur notre dévotion à Marie et, par elle, sur notre vie chrétienne. Marie mieux connue, — mieux aimée, — et mieux servie.

I. — *Mieux connue*

Elle le sera avec plus de certitude, la certitude infaillible de la foi dans le mystère de son Assomption, mais surtout dans les grands mystères sources de notre culte, de notre amour et de notre confiance.

Nous chantons au jour de l'Assomption : antienne du « Benedictus » : « Quelle est celle qui monte comme l'aurore qui se lève, belle comme la lune, brillante comme le soleil, terrible comme une armée en ordre de bataille ? » L'Eglise interroge, comme si elle ne la connaissait pas... Il est vrai que nous avons en effet tant à découvrir en Marie que ce que nous en savons n'est rien en comparaison. S. L.-M. de Montfort pouvait écrire « que la divine Marie a été inconnue jusqu'ici ». Elle est le grand et divin monde de Dieu.

La définition de son Assomption place dans un meilleur éclairage certains aspects du mystère de Marie. La grande gloire donnée à Marie par la parole infaillible du Souverain Pontife, ne tient pas tout entière dans l'apothéose de la Toussaint 1950. Les vérités révélées ne sont pas sans liens entre elles. Elles sont les maillons d'une même chaîne, les points lumineux d'une même constellation, les détails d'un même ensemble. Elles s'appellent et se complètent. L'Assomption de Notre-Dame nous paraît l'aboutissement de sa Maternité divine, de son Immaculée Conception, de sa Virginité perpétuelle, c'est pourquoi elle semble appeler la reconnaissance officielle de sa Corédemption, de sa Médiation de toutes les grâces, de sa Royauté universelle. A la lumière du dogme de l'Assomption — « fides quærens intellectum » —les théologiens vont regarder dans ce ciel de Marie pour essayer d'y découvrir de nouvelles étoiles. Les prédicateurs mettront à la portée des fidèles ces nouvelles découvertes. Marie apparaîtra mieux à la pensée de tous, humbles et savants, ce monde incomparable dans lequel Dieu a enfermé toutes les merveilles, « le miracle des miracles de la grâce, de la nature et de la gloire », comme dit Montfort (n.° 12).

Si nous n'arrivons pas à pénétrer toutes ces merveilles — et nous ne le pouvons pas puisque c'est le mystère de Marie — nous aurons d'elle au moins cette haute idée qui est à la base même d'une vraie dévotion.

II. — *Mieux aimée*

Cette connaissance plus grande de Marie, il faut qu'elle se tourne en amour ; la dévotion est un élan d'amour.

S'il est vrai qu'on ne peut pas aimer ce qu'on ne connaît pas, il n'est pas vrai qu'on aime seulement dans la mesure où l'on connaît. Et les causes en sont multiples. Mais ici, cela ne pourrait venir que d'une déception, de la désillusion de trouver en Marie une réalité inférieure à notre rêve ; le mystère de Marie est chaque jour une révélation nouvelle.

Naturellement, Marie mieux connue conduit à Marie mieux aimée.

Ce que nous aimons, c'est la beauté. Et voici que dans la lumière de son Assomption, la T. S. Vierge nous apparaît dans un resplendissement de corps et d'âme. Elle fait sur nous l'effet de la Transfiguration de N.-S. sur les trois apôtres qui ne voulaient plus se séparer de cette vision : « Seigneur, il nous est bon d'être ici... »

Ce que nous aimons, c'est la grandeur, la puissance, les honneurs. Et l'Assomption élève la T. S. Vierge au-dessus de toutes les créatures, en fait l'économe de tout le capital de la rédemption, la sacre Reine à la droite du Roi. On se sent porté par ce sentiment d'allégresse qui remplit l'âme des apôtres au retour de l'Ascension de leur Maître.

Ce que nous aimons, c'est surtout la bonté, la grâce, la bienveillance : l'accueil toujours souriant que nous recevons, l'indulgence qui toujours pardonne, la patience à nous écouter. Et justement l'Assomption introduit au ciel notre Mère avec son âme et son corps, tout ce par quoi une mère enveloppe son enfant de sa tendresse : son regard, son sourire, ses gestes. Et nous sommes portés vers elle, nous ses enfants, comme les petits de la Galilée allaient à Jésus en toute simplicité et confiance, pour qu'il les caressât ou les prît dans ses bras.

Nous disons à Dieu dans notre acte de charité : « Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur et par-dessus toute chose, parce que vous êtes infi-

niment bon, infiniment aimable. » Certes la T. S. Vierge, dans son Assomption qui couronne tous ses privilèges, n'a pas cet infini de bonté et d'amabilité qui n'appartient qu'à Dieu. Mais elle nous apparaît infiniment bonne et infiniment aimable de cet infini relatif que nous attribuons si souvent à des créatures qui ne le méritent pas toujours. Nous savons si bien que désormais elle passe son ciel à faire du bien sur la terre et que la gloire achève tout ce qu'il y avait en elle de splendeurs de nature et de grâce que nous ne pouvons pas ne pas l'aimer, après Dieu, de tout notre cœur et par-dessus toute chose.

III. — *Mieux servie*

Le meilleur signe de l'amour authentique est de faire le bon plaisir de ceux qu'on aime. Et le bon plaisir de Marie plus que jamais, maintenant qu'elle est au ciel, qu'elle est unie plus encore à son Fils, qu'elle n'a d'autre fonction que de travailler à l'extension du règne du Christ-Roi, nous le connaissons : accomplir en nous les desseins de son Jésus, notre Sauveur. Elle disait déjà aux serviteurs de Cana : « Faites tout ce qu'il vous dira. »

Et le mystère de l'Assomption nous remet sous les yeux dans son ensemble ces desseins tout d'amour de Dieu, sur nous et nous assure de l'aide maternelle de Marie pour les réaliser.

Dans tout le mystère de l'existence de la T. S. Vierge on peut trouver un programme de vie parfaite : tant de Congrégations religieuses centrent leur spiritualité sur l'un ou l'autre de ces mystères. L'Assomption nous établit dans cette condition de départ, l'humilité, qui est la conscience aimée du néant de la créature et du tout de Dieu ; la Visitation est un mystere de la charité, qui contient toute la loi et tous les prophètes ; la Purification nous enseigne la pureté de l'esprit et du corps qui est la voie du bonheur présent et futur. Mais avec l'Assomption n'avons-nous pas le rappel de l'essentiel de tout le programme de la vie chrétienne, de son but et de ses moyens.

De son but, qu'il faut regarder en toute chose, parce que la fin à atteindre détermine les moyens à prendre. « Ad quid venisti : pourquoi es-tu venu ? » se demandait périodiquement S. Bernard pour se remettre en face de sa destinée. L'Assomption nous remet sous les yeux cette fin suprême, déjà atteinte par une pure créature, et que nous devons atteindre à sa suite.

De ses moyens, qui doivent être proportionnés à cette fin. Il y faut donc avant tout la grâce de Dieu : « sans moi vous ne pouvez rien faire » ; « c'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis », disait S. Paul. Et l'Assomption introduit au ciel la Médiatrice de toutes les grâces, l'Avocate de notre cause auprès de notre Sauveur et Juge, la Mère qui toujours donne, toujours pardonne, toujours recommence parce qu'elle ne vit que pour ses enfants.

Marie sera mieux servie, de ce service qu'elle définissait elle-même : « Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. »

Dans le ciel « Marie étant toute transformée en Dieu par la grâce et la gloire qui transforme tous les saints en lui, ne demande, ne veut, ni ne fait rien qui soit contraire à l'éternelle et immuable volonté de Dieu » (Montfort, nº 27). Et « la volonté de Dieu, c'est notre sanctification ». Mais demandée et aidée par Marie, notre Mère, elle nous est plus facile.

* *

Marie connue, aimée, servie : c'est bien en cela que consiste la vraie dévotion à la Sainte Vierge, comme la religion consiste à connaître, aimer et servir Dieu.

La définition de l'Immaculée Conception, avec ce qui l'a précédée et suivie : Médaille miraculeuse et Apparitions de Lourdes, avait donné ferveur, élan, rayonnement à la dévotion mariale et, par elle, à la vie chrétienne. Pensons à tant d'Instituts religieux fondés sous son invocation, à la floraison des associations d'Enfants de Marie, aux millions de pèlerins venus à Lourdes : tout cela, et tant d'autres faits, comme le développement dans les Séminaires et les Universités de l'Enseignement marial, a mérité au XIX^e^ siècle le nom de « Siècle de Marie ». De son centre rayonne sur lui la définition, en 1854, du dogme de l'Immaculée Conception.

Que la définition de l'Assomption de la Vierge, elle aussi au milieu de notre siècle, fasse de lui le plus grand siècle de Notre-Dame !

XXII
Pour l'allégresse de l'Eglise

Jusqu'ici la Messe de l'Assomption s'ouvrait sur une invitation à la joie. L'introït chantait : « Réjouissons-nous tous dans le Seigneur, en célébrant ce jour de fête en l'honneur de la Bienh. Vierge Marie ; les Anges se réjouissent de son Assomption et ils en louent le Fils de Dieu. » Et ces explosions d'allégresse se retrouvaient dans toute la liturgie de cette fête : « Aujourd'hui la Vierge Marie est montée au ciel : réjouissez-vous, car elle règne avec le Christ pour l'éternité. »

Aujourd'hui une nouvelle messe de l'Assomption a remplacé la composition ancienne. L'introït dresse sous nos yeux la vision de cette « femme vêtue du soleil, la lune sous ses pieds, et une couronne de douze étoiles à son front. » Mais il se termine toujours sur l'invitation à la joie : « Chantez au Seigneur un cantique nouveau, parce qu'il a opéré des merveilles. »

Il a opéré des merveilles : celle de l'Assomption de Notre-Dame, et aussi sa proclamation comme dogme de notre foi. Et personne n'a été, comme Pie XII, l'interprète de cette joie de l'Eglise. La Bulle, l'allocution du Pape sur le parvis de la basilique de Saint-Pierre, son allocution aux évêques du monde entier, au Consistoire préparatoire du 30-10-50, tous ces documents sont traversés d'une vibration de joie et d'allégresse.

« Emu par la proclamation, comme dogme de foi, de l'Assomption de la T. S. Vierge, en âme et en corps au ciel ; exultant de la même allégresse qui inonde le cœur de tous les croyants dont les fervents désirs sont comblés, Nous éprouvons l'irrésistible besoin d'adresser avec vous une hymne d'action de grâces à l'aimable Providence divine, qui a bien voulu nous réserver, à vous la joie de ce jour et à Nous la réconfortante prérogative de ceindre le front de la Mère de Jésus et notre Mère, Marie, de l'éclatant diadème, qui en couronne les singulières prérogatives » (Alloc. du 1-11-50, après la promulgation).

Le Pape a déclaré définir l'Assomption « pour la joie et l'exultation de l'Eglise tout entière ». Pourquoi cette joie ? Pour le passé, — le présent — et l'avenir.

I. — *Pour le passé*

Cette définition solennelle du Pape vient enfin combler l'immense et fervent désir du monde catholique à la gloire de sa Mère et Reine.

Nous avons déjà parlé de ces innombrables pétitions parvenues à Rome, surtout depuis la définition de l'Immaculée Conception. Elles ont atteint des chiffres imposants qui dépassent même le nombre des adresses des catholiques pour la définition de l'Immaculée Conception. Leur collection forme deux gros volumes.

Mouvement de fond, immense, universel.

«...Au moment de notre élévation au trône du souverain Pontificat, déclare le Pape, dans la bulle *Munificentissimus Deus,* plusieurs milliers de ces suppliques avaient été présentées au Siège apostolique de toutes les régions de la terre et par des personnes de toutes les classes sociales : par nos chers Fils les Cardinaux du Sacré-Collège, par nos vénérables Frères les archevêques et évêques, par les diocèses et les paroisses. »

Le mouvement devenait véritablement irrésistible. Il indiquait le sentiment de la catholicité : sa foi à l'Assomption, son étonnement d'entendre dire parfois que cela n'appartenait pas au patrimoine de la révélation, son désir que le Pape infaillible exprimât solennellement la foi très certaine de l'Eglise.

Il manifestait aussi une grande dévotion à Marie, une haute idée de ses prérogatives et un amour qui n'admettait rien qui pût sembler la diminuer. Cette dévotion restait insatisfaite tant que ce triomphe de la T. S. Vierge, Mère de Dieu et notre Mère n'était pas de foi. Elle voulait en en avoir la certitude d'ordre surnaturel.

Et tout ce que ce mouvement de la catholicité portait avec lui de foi, d'amour, d'acclamation a été comblé en cette Toussaint de l'Année Sainte, qui apparaît comme le grand événement de l'histoire de l'Eglise contemporaine. Comment évêques et prêtres, théologiens et pieux fidèles, nations catholiques et nouvelles chrétientés n'auraient-ils pas tressailli de joie et communiqué cette joie aux choses mêmes ?

« Comme secouées par les élans de vos cœurs, disait à la foule, ce 1er novembre 1950, S. S. Pie XII, et par les acclamations qui montent de vos lèvres, les pierres mêmes de cette basilique patriarcale sont toutes vibrantes ; et il semble qu'avec elles exultent de mystérieux frémissements les innombrables temples anciens, élevés partout en l'honneur de la Vierge de l'Assomption, monuments d'une foi unique et piédestaux terrestres du trône céleste et glorieux de la Reine de l'Univers. »

II. — *Pour le présent*

« L'Eglise chante pour se consoler », dit Bossuet. Cela est vrai dans les acclamations de l'Eglise à la définition de l'Assomption. Il est remarquable que Pie XII ait mis cette pensée au début de la Bulle : « Dans sa munificence, Dieu, qui peut tout et dont le plan providentiel est fait de sagesse et d'amour, adoucit par un mystérieux dessein de sa pensée, les souffrances des peuples et des individus en y entremêlant des joies afin que par des procédés divers et de diverses façons, toutes choses concourent au bien de ceux qui l'aiment » (Rom., VII, 28). Notre temps ne manque pas « de multiples soucis, préoccupations et angoisses causés par les très graves calamités et les déviations de beaucoup d'hommes qui s'écartent de la vérité et de la vertu. »

Est-il besoin de préciser ces calamités ? les plaies encore béantes de la seconde guerre mondiale : réfugiés, prisonniers, persécutés, sans-abri... ; guerre encore sur plus d'un point du globe, comme en Corée et en Chine ; menace de guerre qui mettrait la planète tout entière à feu et à sang.

Quant aux déviations de la vérité et de la vertu, les erreurs et les péchés, nous les connaissons aussi. L'une d'elle, la plus angoissante, c'est bien le matérialisme athée qui est la négation de Dieu même et la bride lâchée à tous les instincts pour l'instauration du paradis sur la terre. Et il en est d'autres à l'intérieur même de l'Eglise, sorte de « cinquième colonne » au sein même du royaume de Dieu.

Si nous restions obsédés par la pensée de ces calamités, de ces erreurs, de ces vices, ce serait à désespérer. Il faut, pour nous redonner courage, qu'apparaissent aussi les motifs de consolation et d'espérance. Et ils ne manquent pas même en ces jours sombres. La définition de l'Assomption de Notre-Dame est un morceau de ciel bleu dans ce ciel d'orage, dont l'azur du ciel romain fut comme le signe « mystérieux ».

« En ce jour de joie, disait le Pape, après la définition de l'Assomption de Notre-Dame, il est impossible que cette déchirure du ciel ne se déverse pas sur les âmes, en même temps qu'une ondée d'allégresse angélique en harmonie avec celle de l'Eglise militante tout entière, un torrent de grâces et d'enseignements qui vont susciter efficacement un renouveau de sainteté. C'est pourquoi, à l'heure actuelle, de cette terre, Nous levons les yeux avec confiance vers cette si sublime Créature, et nous crions à tous ceux de la génération présente : Haut les cœurs ! »

III. — *Pour l'avenir*

Ainsi, ce sont également ces perspectives d'avenir meilleur, de paix et de sainteté, qui font tressaillir l'Eglise.

Sujet d'allégresse, que l'espoir d'une vitalité accrue dans l'Eglise, grâce à la définition de l'Assomption. Et cet espoir est solide. Cette définition annonce un accroissement de la dévotion à Marie ; et cette dévotion, comme en témoigne l'expérience et les affirmations des saints, est toujours génératrice d'un culte plus grand de Notre-Seigneur et d'une plus grande glorification de Dieu.

De plus, elle nous offre un remède à tant d'erreurs qui affaiblissent aujourd'hui la foi : existentialisme, matérialisme, rationalisme. Les chrétiens, attentifs à cet événement et à sa portée, réagiront contre la mentalité moderne d'une vie matérielle, d'une vie de foi anémiée. Sur la masse des fidèles, une définition dogmatique comme celle-ci, avec tous ses compléments de liturgie, de solennités, de prédication a plus de portée immédiate et efficace qu'une encyclique doctrinale.

L'espoir fait vivre. Il fait vivre parce qu'il met la joie au cœur, nous donne des ailes pour nous élever au-dessus des contingences déprimantes et gagner de la hauteur : « J'ai couru dans la voie de vos commandements, disait déjà le Psalmiste, parce que vous avez dilaté mon cœur... » Les saints aspiraient avec une joie enthousiaste au siècle de Marie qui renouvellerait le monde.

« Ah ! quand viendra cet heureux temps... où la divine Marie sera établie Maîtresse et Souveraine dans les cœurs, pour les soumettre pleinement à l'empire de son grand et unique Jésus ?... Quand est-ce que les âmes respireront autant Marie que les corps respirent l'air ? Pour lors, des choses merveilleuses arriveront dans ces bas-lieux, où le Saint-Esprit, trouvant sa chère Epouse comme reproduite dans les âmes, y surviendra abondamment et les remplira de ses dons et particulièrement du don de sa sagesse, pour opérer des merveilles de grâce » (L.-M. de Montfort, *Traité,* n° 217).

niment bon, infiniment aimable. » Certes la T. S. Vierge, dans son Assomption qui couronne tous ses privilèges, n'a pas cet infini de bonté et d'amabilité qui n'appartient qu'à Dieu. Mais elle nous apparait infiniment bonne et infiniment aimable de cet infini relatif que nous attribuons si souvent à des créatures qui ne le méritent pas toujours. Nous savons si bien que désormais elle passe son ciel à faire du bien sur la terre et que la gloire achève tout ce qu'il y avait en elle de splendeurs de nature et de grâce que nous ne pouvons pas ne pas l'aimer, après Dieu, de tout notre cœur et par-dessus toute chose.

III. — *Mieux servie*

Le meilleur signe de l'amour authentique est de faire le bon plaisir de ceux qu'on aime. Et le bon plaisir de Marie plus que jamais, maintenant qu'elle est au ciel, qu'elle est unie plus encore à son Fils, qu'elle n'a d'autre fonction que de travailler à l'extension du règne du Christ-Roi, nous le connaissons : accomplir en nous les desseins de son Jésus, notre Sauveur. Elle disait déjà aux serviteurs de Cana : « Faites tout ce qu'il vous dira. »

Et le mystère de l'Assomption nous remet sous les yeux dans son ensemble ces desseins tout d'amour de Dieu, sur nous et nous assure de l'aide maternelle de Marie pour les réaliser.

Dans tout le mystère de l'existence de la T. S. Vierge on peut trouver un programme de vie parfaite : tant de Congrégations religieuses centrent leur spiritualité sur l'un ou l'autre de ces mystères. L'Assomption nous établit dans cette condition de départ, l'humilité, qui est la conscience aimée du néant de la créature et du tout de Dieu ; la Visitation est un mystere de la charité, qui contient toute la loi et tous les prophètes ; la Purification nous enseigne la pureté de l'esprit et du corps qui est la voie du bonheur présent et futur. Mais avec l'Assomption n'avonsnous pas le rappel de l'essentiel de tout le programme de la vie chrétienne, de son but et de ses moyens.

De son but, qu'il faut regarder en toute chose, parce que la fin à atteindre détermine les moyens à prendre. « Ad quid venisti : pourquoi es-tu venu ? » se demandait périodiquement S. Bernard pour se remettre en face de sa destinée. L'Assomption nous remet sous les yeux cette fin suprême, déjà atteinte par une pure créature, et que nous devons atteindre à sa suite.

De ses moyens, qui doivent être proportionnés à cette fin. Il y faut donc avant tout la grâce de Dieu : « sans moi vous ne pouvez rien faire » ; « c'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis », disait S. Paul. Et l'Assomption introduit au ciel la Médiatrice de toutes les grâces, l'Avocate de notre cause auprès de notre Sauveur et Juge, la Mère qui toujours donne, toujours pardonne, toujours recommence parce qu'elle ne vit que pour ses enfants.

Marie sera mieux servie, de ce service qu'elle définissait elle-même : « Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. »

Dans le ciel « Marie étant toute transformée en Dieu par la grâce et la gloire qui transforme tous les saints en lui, ne demande, ne veut, ni ne fait rien qui soit contraire à l'éternelle et immuable volonté de Dieu » (Montfort, n° 27). Et « la volonté de Dieu, c'est notre sanctification ». Mais demandée et aidée par Marie, notre Mère, elle nous est plus facile.

* *

Marie connue, aimée, servie : c'est bien en cela que consiste la vraie dévotion à la Sainte Vierge, comme la religion consiste à connaître, aimer et servir Dieu.

La définition de l'Immaculée Conception, avec ce qui l'a précédée et suivie : Médaille miraculeuse et Apparitions de Lourdes, avait donné ferveur, élan, rayonnement à la dévotion mariale et, par elle, à la vie chrétienne. Pensons à tant d'Instituts religieux fondés sous son invocation, à la floraison des associations d'Enfants de Marie, aux millions de pèlerins venus à Lourdes : tout cela, et tant d'autres faits, comme le développement dans les Séminaires et les Universités de l'Enseignement marial, a mérité au XIX^{e} siècle le nom de « Siècle de Marie ». De son centre rayonne sur lui la définition, en 1854, du dogme de l'Immaculée Conception.

Que la définition de l'Assomption de la Vierge, elle aussi au milieu de notre siècle, fasse de lui le plus grand siècle de Notre-Dame !

XXII

Pour l'allégresse de l'Eglise

Jusqu'ici la Messe de l'Assomption s'ouvrait sur une invitation à la joie. L'introït chantait : « Réjouissons-nous tous dans le Seigneur, en célébrant ce jour de fête en l'honneur de la Bienh. Vierge Marie ; les Anges se réjouissent de son Assomption et ils en louent le Fils de Dieu. » Et ces explosions d'allégresse se retrouvaient dans toute la liturgie de cette fête : « Aujourd'hui la Vierge Marie est montée au ciel : réjouissez-vous, car elle règne avec le Christ pour l'éternité. »

Aujourd'hui une nouvelle messe de l'Assomption a remplacé la composition ancienne. L'introït dresse sous nos yeux la vision de cette « femme vêtue du soleil, la lune sous ses pieds, et une couronne de douze étoiles à son front. » Mais il se termine toujours sur l'invitation à la joie : « Chantez au Seigneur un cantique nouveau, parce qu'il a opéré des merveilles. »

Il a opéré des merveilles : celle de l'Assomption de Notre-Dame, et aussi sa proclamation comme dogme de notre foi. Et personne n'a été, comme Pie XII, l'interprète de cette joie de l'Eglise. La Bulle, l'allocution du Pape sur le parvis de la basilique de Saint-Pierre, son allocution aux évêques du monde entier, au Consistoire préparatoire du 30-10-50, tous ces documents sont traversés d'une vibration de joie et d'allégresse.

« Emu par la proclamation, comme dogme de foi, de l'Assomption de la T. S. Vierge, en âme et en corps au ciel ; exultant de la même allégresse qui inonde le cœur de tous les croyants dont les fervents désirs sont comblés, Nous éprouvons l'irrésistible besoin d'adresser avec vous une hymne d'action de grâces à l'aimable Providence divine, qui a bien voulu nous réserver, à vous la joie de ce jour et à Nous la réconfortante prérogative de ceindre le front de la Mère de Jésus et notre Mère, Marie, de l'éclatant diadème, qui en couronne les singulières prérogatives » (Alloc. du 1-11-50, après la promulgation).

Le Pape a déclaré définir l'Assomption « pour la joie et l'exultation de l'Eglise tout entière ». Pourquoi cette joie ? Pour le passé, — le présent — et l'avenir.

I. — *Pour le passé*

Cette définition solennelle du Pape vient enfin combler l'immense et fervent désir du monde catholique à la gloire de sa Mère et Reine.

Nous avons déjà parlé de ces innombrables pétitions parvenues à Rome, surtout depuis la définition de l'Immaculée Conception. Elles ont atteint des chiffres imposants qui dépassent même le nombre des adresses des catholiques pour la définition de l'Immaculée Conception. Leur collection forme deux gros volumes.

Mouvement de fond, immense, universel.

«...Au moment de notre élévation au trône du souverain Pontificat, déclare le Pape, dans la bulle *Munificentissimus Deus*, plusieurs milliers de ces suppliques avaient été présentées au Siège apostolique de toutes les régions de la terre et par des personnes de toutes les classes sociales : par nos chers Fils les Cardinaux du Sacré-Collège, par nos vénérables Frères les archevêques et évêques, par les diocèses et les paroisses. »

Le mouvement devenait véritablement irrésistible. Il indiquait le sentiment de la catholicité : sa foi à l'Assomption, son étonnement d'entendre dire parfois que cela n'appartenait pas au patrimoine de la révélation, son désir que le Pape infaillible exprimât solennellement la foi très certaine de l'Eglise.

Il manifestait aussi une grande dévotion à Marie, une haute idée de ses prérogatives et un amour qui n'admettait rien qui pût sembler la diminuer. Cette dévotion restait insatisfaite tant que ce triomphe de la T. S. Vierge, Mère de Dieu et notre Mère n'était pas de foi. Elle voulait en en avoir la certitude d'ordre surnaturel.

Et tout ce que ce mouvement de la catholicité portait avec lui de foi, d'amour, d'acclamation a été comblé en cette Toussaint de l'Année Sainte, qui apparaît comme le grand événement de l'histoire de l'Eglise contemporaine. Comment évêques et prêtres, théologiens et pieux fidèles, nations catholiques et nouvelles chrétientés n'auraient-ils pas tressailli de joie et communiqué cette joie aux choses mêmes ?

« Comme secouées par les élans de vos cœurs, disait à la foule, ce 1er novembre 1950, S. S. Pie XII, et par les acclamations qui montent de vos lèvres, les pierres mêmes de cette basilique patriarcale sont toutes vibrantes ; et il semble qu'avec elles exultent de mystérieux frémissements les innombrables temples anciens, élevés partout en l'honneur de la Vierge de l'Assomption, monuments d'une foi unique et piédestaux terrestres du trône céleste et glorieux de la Reine de l'Univers. »

II. — *Pour le présent*

« L'Eglise chante pour se consoler », dit Bossuet. Cela est vrai dans les acclamations de l'Eglise à la définition de l'Assomption. Il est remarquable que Pie XII ait mis cette pensée au début de la Bulle : « Dans sa munificence, Dieu, qui peut tout et dont le plan providentiel est fait de sagesse et d'amour, adoucit par un mystérieux dessein de sa pensée, les souffrances des peuples et des individus en y entremêlant des joies afin que par des procédés divers et de diverses façons, toutes choses concourent au bien de ceux qui l'aiment » (Rom., VII, 28). Notre temps ne manque pas « de multiples soucis, préoccupations et angoisses causés par les très graves calamités et les déviations de beaucoup d'hommes qui s'écartent de la vérité et de la vertu. »

Est-il besoin de préciser ces calamités ? les plaies encore béantes de la seconde guerre mondiale : réfugiés, prisonniers, persécutés, sans-abri... ; guerre encore sur plus d'un point du globe, comme en Corée et en Chine ; menace de guerre qui mettrait la planète tout entière à feu et à sang.

Quant aux déviations de la vérité et de la vertu, les erreurs et les péchés, nous les connaissons aussi. L'une d'elle, la plus angoissante, c'est bien le matérialisme athée qui est la négation de Dieu même et la bride lâchée à tous les instincts pour l'instauration du paradis sur la terre. Et il en est d'autres à l'intérieur même de l'Eglise, sorte de « cinquième colonne » au sein même du royaume de Dieu.

Si nous restions obsédés par la pensée de ces calamités, de ces erreurs, de ces vices, ce serait à désespérer. Il faut, pour nous redonner courage, qu'apparaissent aussi les motifs de consolation et d'espérance. Et ils ne manquent pas même en ces jours sombres. La définition de l'Assomption de Notre-Dame est un morceau de ciel bleu dans ce ciel d'orage, dont l'azur du ciel romain fut comme le signe « mystérieux ».

« En ce jour de joie, disait le Pape, après la définition de l'Assomption de Notre-Dame, il est impossible que cette déchirure du ciel ne se déverse pas sur les âmes, en même temps qu'une ondée d'allégresse angélique en harmonie avec celle de l'Eglise militante tout entière, un torrent de grâces et d'enseignements qui vont susciter efficacement un renouveau de sainteté. C'est pourquoi, à l'heure actuelle, de cette terre, Nous levons les yeux avec confiance vers cette si sublime Créature, et nous crions à tous ceux de la génération présente : Haut les cœurs ! »

III. — *Pour l'avenir*

Ainsi, ce sont également ces perspectives d'avenir meilleur, de paix et de sainteté, qui font tressaillir l'Eglise.

Sujet d'allégresse, que l'espoir d'une vitalité accrue dans l'Eglise, grâce à la définition de l'Assomption. Et cet espoir est solide. Cette définition annonce un accroissement de la dévotion à Marie ; et cette dévotion, comme en témoigne l'expérience et les affirmations des saints, est toujours génératrice d'un culte plus grand de Notre-Seigneur et d'une plus grande glorification de Dieu.

De plus, elle nous offre un remède à tant d'erreurs qui affaiblissent aujourd'hui la foi : existentialisme, matérialisme, rationalisme. Les chrétiens, attentifs à cet événement et à sa portée, réagiront contre la mentalité moderne d'une vie matérielle, d'une vie de foi anémiée. Sur la masse des fidèles, une définition dogmatique comme celle-ci, avec tous ses compléments de liturgie, de solennités, de prédication a plus de portée immédiate et efficace qu'une encyclique doctrinale.

L'espoir fait vivre. Il fait vivre parce qu'il met la joie au cœur, nous donne des ailes pour nous élever au-dessus des contingences déprimantes et gagner de la hauteur : « J'ai couru dans la voie de vos commandements, disait déjà le Psalmiste, parce que vous avez dilaté mon cœur... » Les saints aspiraient avec une joie enthousiaste au siècle de Marie qui renouvellerait le monde.

« Ah ! quand viendra cet heureux temps... où la divine Marie sera établie Maîtresse et Souveraine dans les cœurs, pour les soumettre pleinement à l'empire de son grand et unique Jésus ?... Quand est-ce que les âmes respireront autant Marie que les corps respirent l'air ? Pour lors, des choses merveilleuses arriveront dans ces bas-lieux, où le Saint-Esprit, trouvant sa chère Epouse comme reproduite dans les âmes, y surviendra abondamment et les remplira de ses dons et particulièrement du don de sa sagesse, pour opérer des merveilles de grâce » (L.-M. de Montfort, *Traité*, n° 217).

Très certainement la définition de l'Assomption nous fait faire un grand pas vers cet âge marial.

Alors l'Eglise tressaille de la joie des prophètes de l'Ancien temps qui, comme nous le rappelle N.-S., regardaient poindre à l'horizon l'avènement du Messie et s'en réjouissaient : « Votre père Abraham a désiré de voir mon jour... » Elle tressaille, l'Eglise militante, des nouvelles victoires sur les ennemis de Dieu promises à ses combats grâce à Celle qui est le capitaine des armées de Dieu. Elle tressaille, notre Mère l'Eglise, de voir grandir ses enfants, de les voir grandir dans l'amour de la Vierge et de Dieu, comme la maman sourit de bonheur des premiers mots et des premiers pas de son enfant.

* *

Puisque cette joie est d'abord celle de voir enfin comblés les désirs et les vœux de toute la catholicité, il sera intéressant de noter, en guise d'illustration, un bel exemple de cette unanimité des cœurs en faveur de l'Assomption.

Parmi les pétitions arrivées à Rome pour la définition dogmatique de l'Assomption on a fait un sort à part, et avec raison, à celle du diocèse de Gozzo dans l'île de Malte [1]. Elle présente cette caractéristique unique : « tous » les fidèles, avec une unanimité totale, ont signé cette pétition. En tout 28.171 signatures, autant que d'habitants, ou de citoyens de Gozzo à un titre ou à un autre. En effet, à la fin du volume qui contient les signatures des résidents, on trouve aussi celle des émigrés et des voyageurs de passage au moment de la pétition. Ainsi celle d'Enrico Mizzi est précédée de ces mots : « Je suis très heureux de pouvoir terminer avec ma signature cette pétition de Gozzo, en ma double qualité de représentant de Gozzo et de premier Ministre de Malte. » A côté de celle d'humbles gens on trouve celle de hautes personnalités, comme celle du ministre de l'Education et des Travaux publics. « Mais c'est un miracle », s'écriait un religieux en voyant ce volume. Oui un miracle de foi et d'amour à Celle que ce volume salue, sur la première page, de ce tercet à la manière du Dante :

> Marie, seule belle entre les belles,
> Fille, Mère et Epouse de ton Fils,
> Etoile et port secret de tout cœur.

XXIII

Assomption et Unité des Eglises

La définition de l'Assomption était-elle opportune ? Certains ne le pensaient pas : elle allait, croyaient-ils, creuser plus profond le fossé qui nous sépare d'autres Eglises, des protestants et des orthodoxes, à un moment où le rapprochement est plus souhaitable que jamais en face du marxisme athée. On a beaucoup brandi cet épouvantail. Certains journaux ont enregistré les réactions des dissidents, avec une complaisance intéressée. Ces opportunistes voulaient absolument que les faits leur aient donné raison.

L'objection n'a pas échappé au Souverain Pontife. Et s'il a passé outre, ce ne fut certainement pas pour rouvrir des polémiques et élargir le fossé. Mais l'unité ne pourra jamais se faire au prix de concessions ou de silences qui diminueraient la révélation. Le Pape a pensé au bien de l'Eglise dont il est le Chef. Il a entendu l'appel de ses enfants. Il a obéi au mouvement de l'Esprit-Saint, persuadé, par ailleurs, que l'opportunité souhaitée ne se produirait peut-être jamais s'il fallait attendre que protestants et orthodoxes alignent leurs croyances sur celles de l'Eglise catholique.

Pour autant, le Pape n'a pas agi en aveugle, sans peser les conséquences de cet acte même sur les Eglises séparées. Et loin d'y voir une raison de scission plus profonde, il a trouvé motif et espoir de retour à l'unité. « Il faut en effet espérer, disait-il dans la bulle... que les âmes de tous ceux qui se glorifient du nom de chrétiens seront poussées au désir de participer à l'unité du Corps mystique de Jésus-Christ et d'augmenter leur amour envers Celle qui, à l'égard de tous les membres de cet auguste Corps, garde un cœur maternel. »

Le card. Pizzardo jugeait que ces attaques contre la proclamation de l'Assomption, loin d'avoir des suites dommageables au retour des frères séparés dans l'unique Eglise du Christ, l'Eglise catholique, pourraient au contraire fournir aux protestants de bonne foi l'occasion d'un rappel et d'une révision de leurs positions à l'égard de l'Eglise catholique.

Cette occasion d'un « rappel » et d'une « révision de jugement », je voudrais la mettre en relief aujourd'hui.

I. — *Occasion d'un rappel*

La définition de l'Assomption repose sur le consentement unanime et séculaire de l'Eglise, pasteurs et fidèles. Cette unanimité le Pape en a tracé la suite depuis un S. Jean Damascène à S. Alphonse de Liguori et à nos jours. Aux âmes de bonne foi il doit apparaître, par exemple, que sur ce point la Réforme — car pour les orthodoxes la question ne se pose pas, puisqu'ils croient à l'Assomption de Notre-Dame — a rejeté ce qu'on croyait avant elle.

Pour nos frères protestants de Suisse par exemple, la bulle de la définition a rappelé ce que le Bienh. Amédée de Lausanne enseignait à leurs ancêtres « que la chair de la Vierge Marie est restée sans corruption — car on ne peut croire que son corps ait vu la corruption — puisqu'en effet il a été uni de nouveau à son âme et conjointement avec elle dans la cour céleste couronné de la gloire d'en-haut... »

A ceux d'Allemagne les vigoureuses affirmations de S. Pierre Canisius et de S. Robert Bellarmin, citées par la bulle, ne doivent-elles pas être un sujet de réflexion ? Ces deux grands lutteurs, en pleine bataille protestante déclaraient qu'on « ne doit pas supporter d'entendre ceux qui nient que le corps de Marie a été enlevé au ciel..., que ce sentiment prévaut depuis des siècles, qu'il est ancré au cœur des pieux fidèles et confié à toute l'Eglise ». N'était-ce pas proclamer bien haut qu'avant le protestantisme toute la chrétienté croyait à l'Assomption ?

Les Anglicans auront pu connaître la réplique de Mgr Mc. Carthy aux attaques de l'archevêque de Cantorbéry, le Dr Fisher, la plus haute autorité de l'Eglise d'Angleterre. Avec faits à l'appui, Mgr Mc. Carthy montrait que l'Eglise catholique, avec le dogme de l'Assomption, ne lance pas quelque chose de nouveau dans le monde chrétien et que, dans le passé, l'Angleterre y croyait, comme toute la chrétienté :

« Un des distingués prédécesseurs du Dr Fisher, l'archevêque Lanfranc, qui occupa le siège de Cantor-

[1] D'après l'*Oss. rom.*, 18-9-50.

béry au XIe siècle, fit de l'Assomption de Notre-Dame une des principales fêtes du calendrier ecclésiastique. Le roi Alfred, qui gouverna l'Angleterre au IXe siècle, fit de l'Assomption de Notre-Dame une fête publique. Le sceau de Eton Collège, qui date de 1474 témoigne en faveur de l'Assomption : sur ce sceau, Marie est représentée portée par six anges avec les armes d'Eton à ses pieds » *(Time,* 3-10-50).

Aussi bien, si de hauts dignitaires d'Eglises protestantes ont cru devoir élever la voix pour maintenir leurs positions, contre l'opportunité ou la réalité de l'Assomption, d'autres ont gardé un silence respectueux ; d'autres même ont salué cette glorification de Notre-Dame ; il s'en est trouvé pour se rapprocher de l'Eglise catholique. N'oublions pas que dans le protestantisme, la religion du libre arbitre, aux croyances si diverses, il reste des groupes anglicans, par exemple, qui reconnaissent l'Assomption de la Sainte Vierge et en célèbrent la fête. Qu'il n'y ait pas dans le Nouveau Testament de document historique sur la fin terrestre de Notre-Dame cela ne les trouble pas plus que les catholiques. Ils savent, comme nous, que chez les chrétiens c'est croyance traditionnelle, dont nous avons des témoignages rigoureusement scientifiques depuis treize siècles, que cela s'accorde avec tout ce que nous savons, par ailleurs, de cette femme bénie entre toutes, Mère de Dieu, « pleine de grâce », d'une virginité miraculeuse, nouvelle Eve à côté du Nouvel Adam ; et comme pour nous, cela leur suffit pour comprendre la décision du Pape et s'en réjouir, même s'ils n'en reconnaissent pas l'autorité.

II. — *Occasion de révision*

Cette décision du Pape ne devrait-elle pas les amener, et avec eux les orthodoxes, à réviser leurs positions en face de la primauté et de l'infaillibilité du Souverain Pontife ?

Par cette définition dogmatique, Pie XII vient de s'affirmer solennellement comme le successeur de Pierre à qui le Christ a promis son assistance divine, donc comme le Chef suprême et le Chef infaillible. Or, à l'exception du monde marxiste, dont on connaît la mauvaise foi, il n'est personne qui ne s'incline devant la valeur d'un homme comme Pie XII dont le prestige a rayonné d'un si vif éclat au cours de l'Année Sainte. Tous lui reconnaissent d'exceptionnelles qualités d'intelligence, de loyauté, de grandeur d'âme, de justice et de charité. Protestants de marque aussi bien que catholiques, se jugeraient déshonorés de passer par Rome sans lui présenter leurs hommages. Est-il possible d'imaginer que cet homme soit tombé dans pareille erreur que de s'attribuer des pouvoirs exorbitants à nos yeux ? Comment a-t-il pu se tromper si grossièrement ? N'est-ce pas nous qui nous tromperions en refusant à l'évêque de Rome cette primauté et cette infaillibilité que lui reconnaissent les catholiques ?

Parmi les protestants et les orthodoxes de bonne foi, comme quelques-uns, beaucoup peut-être, et qui seront suivis, ne seraient-ils pas amenés à se poser cette question, à y chercher réponse, à réviser leur attitude vis-à-vis de Rome ?

Tel de leurs chefs, comme l'archevêque anglican d'York, peut bien déclarer selon l'usage que « le pouvoir papal de donner une sentence définitive en matière de controverse est contraire à l'exemple de Jésus et à la pratique de l'Eglise primitive », nous pouvons penser qu'aucun esprit critique ne sera troublé par cette réponse.

Contraire à l'exemple de Jésus, cette manière de trancher une controverse ? — Et pourtant que de fois Jésus n'a-t-il pas dit : « Et moi je vous dis... ». Et pourquoi déclare-t-il avoir reçu tout pouvoir, si ce n'est pour en faire usage ? Et dans nos erreurs n'est-il pas « venu rendre témoignage à la vérité » ? Contraire à l'exemple de Jésus cette façon de se prononcer catégoriquement ? Disons plutôt, sa méthode et sa raison d'être : « est, est, non, non ; c'est ainsi et pas autrement. »

Contraire aussi à la pratique de la primitive Eglise ? — Mais le pape Jules Ier est de la première moitié du IVe siècle et il écrit aux évêques d'Orient : « Ne savez-vous pas que l'usage est que l'on nous écrive, à nous d'abord, et que d'ici soit décidé ce qui est juste ? » C'est si bien l'usage que les hérétiques des premiers siècles cherchent à faire approuver leurs erreurs par Rome. Dès la fin du Ier siècle, S. Clément, le troisième successeur de S. Pierre, écrit aux Corinthiens pour les rappeler à l'ordre. Contraire à la pratique de la primitive Eglise ? — Non, mais pratique de toujours, depuis le concile de Jérusalem et depuis celui de Nicée.

Ainsi pour les âmes de bonne volonté la définition de l'Assomption offre l'occasion de réviser leur attitude à l'égard de la T. S. Vierge, et vis-à-vis de l'Eglise catholique elle-même.

* *

Au lendemain de la définition de l'Immaculée Conception, les Protestants avaient protesté violemment contre ce qu'ils appelaient l'aveu suprême de la « mariolâtrie catholique ». Le luthérien Karl von Hase allait jusqu'à y voir un élément de force destructive de notre religion catholique [1].

La définition de l'Assomption n'a pas suscité ce déchaînement. Depuis plus d'un demi-siècle, beaucoup de leurs représentants laissent voir la nostalgie du culte de Notre-Dame comme la nostalgie de Rome. Ce même Karl von Hase a écrit de Marie, la Vierge-Mère : « D'elle la chrétienté chante : « Celui qui ne peut être contenu dans l'Univers, repose dans le sein d'une Vierge », revêtu de notre chair et de notre sang. Marie qui adore le petit enfant dans la crèche comme son Créateur et son Rédempteur, Marie qui eut le cœur transpercé par le glaive de la douleur, fut le thème repris par la poésie chantant la félicité profonde et la douleur aiguë d'une mère. Les chants en l'honneur de la Vierge en vinrent à être des chants d'amour, dans lesquels il est parfois difficile de distinguer si l'affection ardente et la glorification se réfèrent à Notre-Dame dans le ciel ou à une femme mortelle » [2].

Que Notre-Dame dans le ciel fasse de cette nostalgie un commencement de foi et réalise l'espérance du St-Père : « Nous ne nous lasserons pas de rappeler que rien ne doit prévaloir sur le fait et la conscience que nous sommes tous enfants d'une même Mère, Marie, qui vit dans les cieux, « lien d'union pour le Corps mystique du Christ, et, nouvelle Eve, nouvelle Mère des vivants » qui veut conduire tous les hommes à la vérité et à la grâce de son divin Fils. »

XXIV

Assomption et existentialisme

Les moins avertis du mouvement des idées ont entendu au moins prononcer le mot d' « existen-

[1] Handbook to the Controversy with Rome.
[2] *Encyclopedia of Religion and Ethics* ; art. *Mary.*

tialisme ». C'est — ou ce fut — une philosophie à la mode pour laquelle le seul problème intéressant est celui de notre existence concrète. Et ce problème elle veut le résoudre dans un sens pessimiste : la vie est absurde, elle ne vaut pas la peine d'être vécue...

Ces idées sont monnayées dans nombre de romans et de pièces de théâtre qui font perdre, à beaucoup de nos contemporains, le vrai sens de la vie. Ces romans noirs condamnent l'homme au crime, à l'immoralité, au désespoir. « Il n'y a qu'un problème philosophique vraiment sérieux, écrit l'un d'eux : c'est le suicide. Juger que la vie ne vaut pas la peine d'être vécue, c'est répondre à la question fondamentale de la philosophie »[1].

Comme elle est actuelle, pour nous préserver de l'influence de cette philosophie néfaste, la définition de l'Assomption de Notre-Dame ! Le Pape semble y faire plus qu'une allusion, quand il dit dans la bulle : « ...Il faut également espérer que ceux qui méditent les glorieux exemples de Marie se persuaderont de plus en plus de quelle grande valeur est la vie humaine, si elle est entièrement vouée à l'accomplissement de la volonté du Père céleste et au bien à procurer au prochain. » Pour l'existentialiste la vie est absurde, pour le christianisme elle a un sens, une grande valeur. Mais pour que l'Assomption nous le montre, il faut la mettre en relation avec les glorieux exemples de Marie. Ce qui donne à son Assomption une telle valeur démonstrative, c'est qu'elle est la récompense de sa vie : une vie entièrement vouée à la volonté de Dieu — et au bien du prochain.

I. — *Vouée à la volonté de Dieu*

Marie est le chef-d'œuvre de Dieu ; nous avons rappelé tous ses privilèges. N'allez pas penser, pour autant, que tout est miraculeux dans cette destinée, que Marie y est totalement étrangère, qu'elle n'y est pour rien.

Certes, les saints parlent ainsi : « C'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis », dit S. Paul, et la Reine de tous les saints : « Le Seigneur a fait en moi de grandes choses. » Mais comprenons le langage de leur humilité. Le même S. Paul écrit à Timothée : « L'athlète n'obtient la couronne que s'il a lutté selon les règles. Il faut que le laboureur travaille d'abord avant de recueillir les fruits » (II Tim., II, 5 et 6). Ailleurs il se donne comme le coureur qui brigue la victoire : « Ne le savez-vous pas ? Dans les courses du stade, tous courent, mais un seul emporte le prix. Courez de même, afin de le remporter... Pour moi, je cours de même » (I Cor., IX, 24-26). Et c'est parce qu'il peut dire : « J'ai combattu le bon combat, j'ai achevé ma course, j'ai gardé la foi », qu'il a le droit de continuer : « Il ne me reste plus qu'à recevoir la couronne de justice, que me donnera en ce jour-là le Seigneur, le juste juge, et non seulement à moi, mais à tous ceux qui auront aimé son avènement » (II, Tim., IV, 8).

C'est parce qu'elle a aimé son avènement, que la T. S. Vierge, comme S. Paul, avant lui et plus glorieusement que lui, a reçu elle aussi la couronne de justice, la glorification de son âme et de son corps, son Assomption.

Aimer l'avènement du Seigneur, nous savons ce que cela exige : « Que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel ! » L'accomplissement de la volonté de Dieu sur nous, voilà par quoi notre vie a un sens et une valeur. Car nous sommes des créatures, c.-à-d. des êtres dépendants. Et pour de tels êtres, le secret de bonheur et de réussite, c'est servir.

La T. S. Vierge a été toute pénétrée de cette idée de ses limites, de sa petitesse, de son devoir de servir : « Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole... Il a regardé la petitesse de sa servante. » Dans cet acquiescement aux desseins de Dieu sur elle, elle a livré le fond de son âme. Et, en même temps, elle s'est vouée à l'accomplissement de la volonté de Dieu, quelque crucifiante qu'elle pût être.

Assomption, dernière main mise par Dieu à tant de miracles accomplis déjà en Marie ; mais aussi récompense de ses vertus et de ses mérites. Car à toutes ces avances de Dieu, et à tout ce qu'elles entraînaient dans la suite de son existence et dans le détail de sa vie, elle a consenti, fait effort et mérité. Au jour de son Assomption, c'est sa vie entièrement vouée à l'accomplissement de la volonté du Père qui reçoit sa récompense : « de telle sorte que, faisant la volonté de Dieu, vous remportiez la promesse » (Heb., X, 9).

Celle que Notre-Seigneur accueille au ciel, c'est sa Mère selon la chair, celle qui lui a donné sa nature humaine et dont rien n'a touché la virginité. C'est aussi cette mère selon l'esprit dont il disait : « Qui est ma Mère et qui sont mes frères ?... Quiconque fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux, celui-là est mon frère et ma sœur et ma Mère » (Mat., XII, 50).

II. — *Vouée au bien du prochain*

Une vie consacrée à la volonté de Dieu est aussi, et du même coup, vouée au service du prochain. Cela ne peut pas apparaître dès l'abord, comme dans l'existence d'une Carmélite ou d'une Clarisse retranchées du monde pour mieux se donner à Dieu. Mais cela est, car il n'y a qu'une seule charité, qui est en même temps amour de Dieu et du prochain pour Dieu ; et les âmes consacrées, dans leurs cloîtres, aident plus au salut du monde que tant d'activistes qui ne recherchent qu'eux-mêmes.

Dans la vie de la T. S. Vierge ce don d'elle-même au bien du prochain n'est pas moins accusé que sa donation à Dieu. Elle est à la fois Marie et Marthe, comme le suggérait l'évangile de la messe de l'Assomption. Elle aussi, « elle est passée en faisant le bien ». Ceci non seulement dans tels mystères de sa charité, comme la Visitation ou les noces de Cana ; mais c'est sa vie entière, sa personne qui furent au service de l'humanité. Si l'Assomption est le couronnement de sa Maternité divine et de sa perpétuelle virginité, elle est aussi comme la consécration de sa destinée de nouvelle Eve, de Corédemptrice, de Médiatrice de toutes les grâces.

Ces titres et ces fonctions montrent que sa raison d'être fut de se sacrifier au bien de l'humanité ? N.-S. a déclaré — pensant à son œuvre rédemptrice — : « il n'y a pas plus grand témoignage d'amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime. » Marie a donné sa vie pour nous, non pas le sang de ses veines, mais « ce sang du cœur que sont les larmes », selon le mot de saint Augustin.

L'Evangile qui nous parle des larmes de Jésus, ne nous montre pas la Vierge en pleurs ; mais il nous dit l'équivalent quand il raconte l'épisode du recouvrement au Temple et que Marie avoue à son Fils sa désolation. Il n'y a pas de mère désolée qui ne pleure. Que de larmes — secrètes, puisque l'Evangile les fait seulement soupçonner

[1] Camus, *Le mythe de Sisyphe*.

— la T. S. Vierge n'a-t-elle pas versées à cause de nous ? Larmes, peut-être, de son premier « fiat », qui vient d'engager sa vie et de l'unir à la destinée d'un fils qui sera l'Homme des douleurs ; larmes de la Vierge de la Présentation, au présage inspiré de Siméon : « Cet enfant est au monde... pour être en butte à la contradiction et pour vous un glaive transpercera votre âme » ; larmes de la Mère, au pied de la croix où son Fils agonise, crie sa soif et son désespoir, rend son dernier soupir : « Mon Père, je remets mon âme entre vos mains... ». Et ce ne sont que quelques moments plus sombres de sa longue existence de Mère des douleurs.

Mais, comme Jésus, ces larmes elle les a acceptées, voulues, aimées parce que, avec le sang du Rédempteur, elles devaient compter pour le salut du monde. Quand le Christ parle de son heure, de l'heure de sa Passion, de l'heure qui est sa raison d'être, on sent chez lui, avec un frémissement de la nature devant la mort, un tressaillement de joie devant sa glorification et celle du Père : « L'heure est venue où le Fils de l'homme doit être glorifié. En vérité, en vérité, je vous le dis, si le grain de blé tombé en terre ne meurt pas, il demeure seul ; mais s'il meurt il porte beaucoup de fruits... Maintenant mon âme est troublée et que dirais-je ?... Père, délivrez-moi de cette heure... Mais c'est pour cela que je suis arrivé à cette heure. Père glorifiez votre nom. Et une voix vient du ciel : Je l'ai glorifié et le glorifierai encore » (Jo., XII, 24-28). Ces paroles, le jour de l'ovation triomphale à Jérusalem, la T. S. Vierge les a-t-elles connues, comme elle a entendu celles du Calvaire quelques jours plus tard ? Qu'importe. Elle avait eu des confidences pareilles et plus intimes pendant les trente ans de la vie cachée. A elle aussi, une voix du ciel, une voix intérieure, la voix de sa vocation de Corédemptrice les lui soufflait ; elle savait que ses souffrances avaient un sens : notre bonheur et la gloire du Père.

Et elle a tellement pris l'habitude de faire du bien que Dieu l'a confirmée dans sa mission et que depuis son Assomption, elle passe son ciel à faire du bien sur la terre, elle la « distributrice de toutes les grâces ».

* *

Les piètres héros des romans existentialistes, qui passent leur existence à satisfaire égoïstement leurs passions, n'ont plus ni enthousiasme ni goût à la vie. Leur seul remède, c'est de se replonger dans les plaisirs de leurs vices. Pour eux, le mieux serait de « vivre sa jeunesse à fond et claquer à trente ans. De toute façon, on est comme mort »[2]. Il arrive que tel de ces personnages, acculé au désespoir, fasse entendre une parole de bon sens et déjà de sens chrétien : « Je ne demanderais pas mieux que de travailler avec vous, ça me changerait de moi-même ; j'ai besoin de m'oublier un peu. Et puis, je pense, comme toi, qu'on n'est pas un homme tant qu'on n'a pas trouvé quelque chose pour quoi on accepterait de mourir... » (Ibid., p. 126).

Heureuse définition de l'Assomption de Notre-Dame qui peut raviver dans les pensées et dans les cœurs de nos contemporains, malgré cette ambiance malsaine, les raisons pour lesquelles non seulement on accepte, mais pour lesquelles il est beau et béatifiant de mourir : l'accomplissement de la volonté du Père céleste et le bien à procurer au prochain.

[2] Sartre, *L'âge de raison.*

PETITS PRONES SUR LES COMMANDEMENTS

4e commandement de Dieu

VI

RESPECT A L'ÉGARD DES PARENTS DANS LE CHOIX D'UN ÉTAT DE VIE

Mes frères,

L'obéissance, entendue au sens strict où nous l'avons expliquée dans nos précédents entretiens, n'épuise pas le devoir des enfants à l'égard des parents. Sans doute, à mesure que les enfants s'approchent de l'âge d'une jeunesse déjà formée et éduquée et prête à affronter l'expérience de la vie, les parents sentiront eux-mêmes qu'ils ne peuvent plus commander avec la même rigueur qu'au temps de l'enfance ou de l'adolescence.

Mais les enfants gardent toujours à leur égard un devoir de respectueuse déférence. Et, si vous le voulez bien, nous envisagerons ce devoir aujourd'hui, en ce qui concerne le choix d'un état de vie.

I. — *L'état de mariage*

Parvenu à la jeunesse, l'enfant doit choisir un état de vie. Le souci de son avenir temporel et spirituel lui en fait un devoir grave. La vocation est un appel de Dieu et de la conscience, auquel tout homme est tenu de répondre.

Or l'état du mariage est la voie commune où s'engagent le plus grand nombre. Le jeune homme, la jeune fille qui se sentent attirés vers cet état ont, à coup sûr, le droit de s'y engager. Mais des expériences malheureuses, trop fréquentes, hélas ! montrent qu'un sentiment, un attrait entretenu et développé imprudemment peut ne pas répondre à la gravité et au sérieux des engagements et des devoirs que comporte l'état du mariage, et du mariage chrétien. Les parents ont plus d'expérience de la vie : ils connaissent mieux les difficultés de l'état conjugal ; ils peuvent avoir des craintes fondées que l'inclination ressentie par leur enfant constitue un danger pour son bonheur terrestre ou pour le salut de son âme. Ils ont donc le droit de conseiller, de prévenir, et parfois, en des circonstances exceptionnelles, surtout s'il s'agit d'enfants encore mineurs, de s'opposer formellement à une union défectueuse ou imprudente. Sans doute, les enfants parvenus à leur majorité ont légalement le droit de passer outre à ces conseils et à cette opposition ; et l'Eglise elle-même, pour la validité du mariage, n'exige pas le consentement des parents. Mais quelle imprudence pour des enfants de s'obstiner dans un projet auquel de sages parents refusent d'acquiescer ! A supposer que les difficultés soulevées par les parents ne soient pas justifiées — il faut tout prévoir — les enfants ne devront passer outre qu'en prenant conseil d'autres personnes prudentes, avisées et indépendantes. Pour les enfants